

## *Laisser une Trace*

Claude Fauvin percevait la vibration hypnotique des rails, sans réellement y prêter attention.

Joillier depuis plusieurs décennies, il avait beaucoup voyagé dans le cadre de son métier. Éternel solitaire, il ne possédait d'autre attache en ce monde que sa profession. Cette fois, il se rendait à Tijuana, sur l'invitation de sa précédente cliente, Liziana Cardozo-Suarez. À travers la parure qu'elle lui avait – très généreusement – commandée, celle-ci avait souhaité transcender le souvenir de chacun de ses proches disparus, de sorte à en garder une trace durable. Tous avaient compté pour Liziana et elle avait voulu exposer cet amour au monde entier.

Aucune précision n'avait été donnée à Fauvin sur sa présente destination : le billet indiquait uniquement le lieu d'embarquement et « terminus » comme lieu d'arrivée. Les températures écrasantes lui empêchaient de réfléchir à tête reposée sur les motifs de cette nouvelle virée en Amérique Centrale. Autour de lui, un océan de visages anonymes ; sa propre transpiration se mêlait aux inconfortables odeurs corporelles.

Pour s'aérer l'esprit, l'artisan se leva en direction de la voiture-bar.

Aussitôt franchie la porte de communication, une vertigineuse sensation de chute lui noua les entrailles. Puis son regard se posa sur les fenêtres et il sursauta en frissonnant : ce n'étaient plus les étendues arides du Mexique qui défilaient, mais les banlieues froides et grises de...

*... Manchester... ? Seigneur, qu'est-ce qui m'arrive ?*

Sans doute possible, il reconnaissait ces ruelles suintantes, ces briques délavées à l'odeur de pisser. L'esprit gourde, il se dirigea vers le bar en titubant, doutant de sa propre raison.

– Un bourbon, s'il vous plaît, souffla-t-il, hébété.

Ce n'est qu'au moment où la barmaid le servit qu'il remarqua ses fossettes et les reflets agathe dans ses yeux. Il en ressentit une perturbante sensation de familiarité. La rasade alcoolisée lui dévala le gosier en lui arrachant une larme. Tandis qu'il passait une nouvelle commande, une voix feutrée retentit dans la cabine :

*– Monsieur Fauvin est demandé en voiture une, Monsieur Fauvin.*

Que lui voulait-on, encore ? Il ne comprenait plus rien...

Les jambes aussi molles que du coton, il se mit néanmoins en route vers le wagon suivant. Une fois de l'autre côté, il examina fébrilement le panorama à l'extérieur. Un hoquet de terreur pure lui échappa : les campagnes du sud de la Thaïlande s'offraient maintenant à sa vue,

étaquant leurs rizières en innombrables et verdoyantes strates. Que se passait-il dans ce fichu train, à la fin ?

L'homme voulut faire un pas, mais ses pieds ne lui déjà obéissaient plus. Il s'étala au sol, piteux. Une main tendue l'aida à le relever : à nouveau, un faciès familier – moustaches et lunettes sur nez aquilin.

– *I-Ignacio...* ? bredouilla Fauvin en identifiant l'un des frères défunts de sa cliente.

L'intéressé sourit, sans se démonter, tout en le dirigeant vers un coin vide du wagon. Le chaos des rails rythmait ses pensées désordonnées.

L'espace d'un instant, le gouffre obscur d'un tunnel les avalèrent. Lorsque la lumière réapparut dans le compartiment, le joaillier découvrit un patchwork dément des lieux visités au cours de ces dernières années. L'Inde, l'Espagne, les États-Unis, l'Australie défilèrent à vive allure en un agglomérat insensé, coupé de toute chronologie. Tous ces endroits qu'il n'avait que traversé furtivement ; piste de souvenirs fantômes.

Enfin, ils atteignirent une large banquette. Liziana patientait là, dans l'une de ses robes bariolées et excentriques. Son magnifique bijou lui descendait jusqu'au creux de la poitrine. Nullement surpris par sa présence ici, il y vit comme l'ombre d'un funeste présage – sinon, à quoi bon, ce florilège confus de réminiscences ?

– Bonjour, M. Fauvin, l'apostropha-t-elle de sa voix grave. Vous rappelez-vous la question que je vous avais posé la dernière fois, sur ce qu'on laisse derrière nous ?

La mine égarée, l'homme tenta de répondre.

– Je... Eh bien, je passe d'un endroit à l'autre sans jamais les marquer de mon passage. Rien. Je suppose que le jour où je disparaîtrais, personne ne se rappellera de moi...

– Faux, rétorqua la matriarche. Pour *moi*, vous comptez ; vous avez réalisé l'un de mes rêves, après tout.

Sur quoi, elle enlaça l'une des arabesques stylisées de son joyau. Tous les trois centimètres, Fauvin avait gravé dans le platine puis enluminé de pierres précieuses le portrait de chacun des proches de la cliente. Il se souvenait avoir marqué douze encoches exactement, avant de commencer à les détailler et les sertir.

À présent se trouvait un treizième emplacement, vide.

– *Non...* murmura-t-il en se décomposant, vous ne pouvez pas...

Mais déjà les perspectives se courbaient autour de lui, tandis que l'hacienda de la vieille dame se substituait au kaléidoscope paysager derrière les vitres. Des autels colorés en tous sens, des photos d'êtres chers et autres bibelots commémoratifs du *dia de los muertos*.

– *Non, ne faites pas ça !* s'époumona le joaillier, en vain.

Liziana ouvrit grand les bras dans un lumineux sourire. Son fastueux collier étincelait de mille feux ésotériques. Un bref éclair et le corps de Fauvin se recroquevilla, tandis que l'écrin miroitant aspirait son âme vers son ultime destination – frappant ainsi la création de sa propre empreinte. Sa conscience, elle, s'éteignit dans un vacillement de chandelle.

Enfin, il n'y eut plus que le noir...

... et le martèlement cadencé des rails.